

UN BUSTE

DE

VICTOR HUGO

UN BUSTE

DE

VICTOR HUGO

De tous les portraits de Victor Hugo que l'on a faits jusqu'à présent, aucun ne reproduit les traits et la physionomie de ce Gengiskan de la pensée; on connaît la lithographie de Devéria, belle comme une œuvre d'art et d'une grande tournure; mais je ne crois pas que le caractère de la tête soit bien saisi, surtout moralement; on dirait presque un Byron, un Shelley, ou quelque autre de l'école satanique; il y a de l'orage sur le front, de l'amertume dans ce sourcil contracté; le nez est loin d'être exact, il vise à l'aquilin; la bouche et le menton manquent un peu de ces méplats fortement accusés, de ces contours fouillés si puissamment, qu'on remarque dans Victor Hugo et qui donnent quelque chose de grand et ferme à son profil. David, dans ses bas-reliefs pour le tombeau du général Foy, n'a guère été plus heu-

reux ; il a cru qu'il suffisait d'exagérer certains détails pour arriver au but ; ce n'est plus un portrait, c'est ce qu'on appelle en argot d'atelier une charge. D'ailleurs, le haut de la figure est tellement déprimé (à l'opposé du portrait de Goethe, où le front surplombe), qu'anatomiquement parlant, un personnage constitué ainsi ne pourrait vivre.

Voici un nouvel essai de M. Jehan Duseigneur, auteur de *Roland furieux*, d'un *Napoléon* refusé et qui, certes, valait mieux que celui de Seurre, ridiculement étayé d'un aigle ou d'une bûche, je ne sais trop lequel ; voyons s'il a mieux réussi.

Son buste est d'une belle proportion, un tiers plus grand que nature ; le masque a de la bonhomie et du repos ; on voit bien là l'homme qui a confiance en sa force et qui poursuit majestueusement sa haute mission, l'homme dont la devise littéraire est *hierro*, et qui n'en est pas moins doux à l'usage et simple dans sa vie ordinaire, comme s'il n'était pas lui. M. Duseigneur a très heureusement, selon nous, fondu le poète avec l'homme, chose que l'on néglige trop souvent dans les portraits de célébrités à qui l'on donne presque toujours un air de dithyrambe et de *smorfia* méditative, on ne peut plus ridicule chez nous, où le poète est citoyen, comme dit Sainte-Beuve.

Le front, un des plus beaux laboratoires à pensées qui soient au monde contemporain, est étudié avec

scrupule, modelé avec finesse. Le travail est souple et moelleux ; cela singe la chair autant qu'il l'est donné à l'argile ; les lèvres sont d'un sentiment délicat et vrai ; elles respirent bien, et dans le globe vide de l'œil, M. Duseigneur, différent en cela des sculpteurs grecs, nous a fait deviner, avec tout l'art imaginable, cette prunelle d'aigle et ce regard large que la peinture est seule en possession de rendre. Seulement, et peut-être est-ce une observation minutieuse, les sourcils sont un peu trop saillants et coupent la ligne frontale un peu trop brusquement. Ce buste nous paraît destiné à un grand succès, surtout à l'étranger où les intelligences plus artistes sont en avant de nous dans l'admiration du plus grand poète que nous ayons. Nous ne doutons pas que tous les religieux de ce beau talent ne s'empressent d'orner leurs bibliothèques de ce portrait, dont le moulage a été confié à l'un de nos habiles, M. Lambert Misson, rue Mazarine.

(Le *Mercur*e du XIX^e siècle, 8 octobre 1831.)

DE L'ORIGINALITÉ

EN FRANCE

DE L'ORIGINALITÉ EN FRANCE

Maitre Yorick, le descendant du bouffon d'Hamlet, a dit (et il y a déjà quelque temps de cela), que les Français étaient comme ces vieilles pièces de monnaie qui, à force de passer de main en main, ont perdu leur empreinte et leur millésime.

A mon avis, c'est ce qu'on a trouvé de plus juste et de plus fin sur notre caractère national, qui, malheureusement, est de n'en point avoir.

Le Français, n'étant pas d'une complexion d'âme assez robuste pour se supporter lui-même dans la solitude, éparpille son existence autant qu'il le peut. — Dans ce frottis continué avec le monde, tout ce qui aurait pu faire type disparaît. En effet, de la manière dont notre vie est posée, rien n'est plus incommode qu'un type; toujours en contact les uns avec les autres, nous sommes tentés à chaque ins-

tant de dire comme l'homme dans *Cromwell* : « Voisin, votre coude est pointu. »

Votre angle saillant peut très bien ne pas s'adapter à mon angle rentrant, le mien au vôtre ; cependant le sort, ou plutôt l'arrangement social me place auprès de vous ; nous sommes forcés de marcher côte à côte dans cet étroit sentier de la vie. Eh bien ! abattez cette arête, déprimez cette saillie où je me heurte et qui me blesse. — J'en ferai autant sur moi pour vous.

Plusieurs boules sans se briser peuvent rouler ensemble sur le même tapis, deux surfaces planes se frôler sans qu'il y ait dommage ; exposez deux ciselures de haut relief à une action réciproque ; l'une usera l'autre, ou même elles s'useront toutes deux.

Je crois que tout est là ; de là ce qu'on appelle politesse, de là le manque d'originalité.

Pour les raisons que j'ai dites, et cela avec quelques apparences de logique, on évite le type aussi soigneusement que la peste ou le choléra-morbus. Ce mot seul, « c'est un original, » équivaut à une réprobation et établit comme un cordon sanitaire entre vous et ces Dreux-Brezé de l'étiquette bourgeoise barricadés derrière le banal, embastionnés dans le convenu dont la grande maxime, l'apophtegme sacramentel est : *Il faut être comme tout le monde*. Aussi, dès que le hasard fait tomber dans une société un jeune homme d'une individualité franche, une figure aux

contours nets et tranchés, de deux choses il arrive l'une : ou on l'élimine s'il paraît trop fauve pour être apprivoisé, ou quelqu'un de la société (et c'est presque toujours une femme) se charge de le former, c'est le mot ; il est rare qu'elle n'y réussisse pas. D'ailleurs, l'originalité ne se développe que dans la retraite, et le Français n'a pas de chez lui ; il ne comprend pas la poésie du foyer, le bonheur du dedans ; il n'y a pas dans sa maison de recoin interdit où recueillir ses jours dans le calme et l'ombre ; sa vie est toute transparente et percée à jour ; le premier visiteur entre de plain-pied dans son existence domestique et en surprend le secret.

Cela est cause que dans son intérieur même, à peine il ose se laisser aller à sa nature. S'il ôtait le masque d'uniforme, s'il délaçait un peu ce corset de grande représentation, il courrait risque d'être surpris en flagrant délit d'individualité, ce qu'il ne voudrait pas pour un monde ; il aurait peur qu'on ne se moquât de lui. — Pour l'éviter, ne pouvant se supprimer ni se rendre invisible, il se lime et se passe à la pierre ponce, enlevant tous les signes caractéristiques qui trahiraient son incognito, à peu près comme au bal de l'Opéra, où tout le monde, par une convention tacite, prend des dominos de même couleur afin de n'être pas reconnu.

Et si un événement inattendu le force, par surprise, à se manifester d'une manière quelconque avant que

l'idée qu'il doit avoir lui ait été envoyée toute faite et sous bande dans son journal, je suis sûr qu'il se dit en lui-même cette phrase d'Alfred de Musset, qui résume si admirablement notre époque : « *Dieu ! vais-je me rendre ridicule !* »

Vous croirez peut-être, d'après cela, que le Français a une grande estime pour ses compatriotes, puisqu'il s'inquiète tant d'eux, qu'il se retranche à cause d'eux jusqu'au plus léger caprice, jusqu'à la plus minime excentricité ? Point : il les méprise, et il a raison ; mais il les craint, et il a tort. Dans cette perplexité, il se cravate, se culotte, se gante exactement comme vous et moi ; il va chez votre chapelier prendre la mesure de votre chapeau, la forme et les bords seront juste de la même grandeur ; il se permettrait plus volontiers un vice ou deux qu'un pouce de plus ou de moins ; il copie votre port de tête, votre tic, votre démarche ; il imite votre inflexion de voix, se sert des mots dont vous vous servez ; il se fait votre singe, votre écho ; il se lève, s'assoit, salue, sourit (car on ne rit plus) ; il aime, il hait, il mange, il boit, le tout à votre manière à vous, et non à la sienne à lui ; il se donnerait bien garde d'en avoir. Il espère ainsi se mettre à couvert de vous par vous ; car, malgré le chauvinisme de l'Empire, le Français est naturellement poltron, douteur, irrésolu ; il n'a de courage que l'eau-de-vie et le tambour aidant ; je connais nombre d'honnêtes gens qui ne salueraient

pas un boulet de canon, qui monteraient à une redoute, front haut, poitrine effacée, pour deux lignes dans un bulletin, deux rimes dans un vaudeville, qui n'oseraient jamais faire un pas dans une rue avec un habit écarlate. Chez nous on craint plus un coup de lancette du *Figaro* qu'un coup d'épée. Il y a tel homme qui s'est laissé tuer par un article de journal, tel autre qui est mort d'un calembour.

Une pointe, une épigramme suffisent pour arrêter le type qui ne demande qu'à se développer, comme une gelée blanche d'avril qui fait périr le fruit dans la fleur.

Et puis la civilisation est là réglant tout, prévoyant tout, qui rend l'aventure impossible et ne laisse presque pas prise au hasard sur notre vie. Or, comment voulez-vous qu'on soit poète dans la prose, neuf à propos de vieux, étrange dans une situation banale ? On n'est pas type sans y être amené par le train des choses ; il faut un coin à la médaille : l'événement c'est le coin. Il n'y a point d'événement chez nous. Le gouvernement constitutionnel, le progrès des lumières, comme on dit, l'ordre public et les sergents de ville vous font aujourd'hui votre existence de demain pareille à celle d'hier. Plus de ces fortunes inouïes, de ces catastrophes toutes faites pour un cinquième acte de drame, de ces romans plus compliqués que *Cleveland*, plus merveilleux qu'un conte arabe, comme on en trouve à chaque page dans nos

vieilles chroniques. Notre biographie n'est pas bien longue à écrire... Un tel... Le nom n'y fait rien, le prénom pas grand'chose : nous n'en avons qu'une douzaine pour trente millions d'hommes, tant nous haïssons nous distinguer les uns des autres; né en 17..., mort en 18..., c'est tout. Nous laissons pour trace de notre passage au monde deux actes : un acte de naissance, un acte de décès. Entre ceux-là quelques-uns (ont-ils raison?) en signent un troisième, le contrat de mariage. Nos annales sont les registres de l'état civil; voilà pourtant où la civilisation nous a menés. Je ne doute pas que d'ici à quelque cent ans on n'en vienne à arranger la vie de façon telle qu'un automate puisse en remplir les fonctions. Nous aurons des hommes d'État à ressort, des armées sur roulettes, des commis à rouages et contrepoids, établis dans le système des tournebroches, etc.

Les enfants et les livres se feront à la vapeur. Peut-être notre vieux monde n'en irait-il pas plus mal! Oh! malheureux peintres, malheureux poètes que nous sommes d'être nés dans ce temps où il n'y a plus ni poésie ni peinture! Nous avons beau nous frapper le front, nous pressurer l'âme, nous tordre le cœur pour en faire jaillir quelque chose, que voulez-vous que nous fassions? qui posera pour notre drame ou notre tableau? où sont les modèles, les types à produire? Mais où sont les neiges d'antan? c'était le souci de Villon.

Falstaff est mort, Panurge est mort, M. de Pourceaugnac aussi; le grotesque est enterré, le grandiose avec ses héros dorment en long, leurs bouffons à leurs pieds; des lévriers de pierre, des anges de marbre gardent leur sommeil sous les ogives moisis de quelque pauvre basilique abandonnée; le battent des nobles cœurs s'est arrêté comme une pendule qui ne se remonte pas. Où trouver un Dowglas, un Bayard, un Hotspur? Le temps des royales amours et des actions chevaleresque est passé; plus de dévouement, plus de foi!

Notre sainte mère l'Église est regardée comme une vieille en enfance et qui radote. Le maillot même n'est plus crédule : à cinq ans une petite fille n'a plus peur du diable; à six, un petit garçon est athée. Aussi un grand homme a-t-il été forcé de clouer au front de son œuvre cette épigraphe amère et désespérée : « *Nos canimus surdis.* »

Ces têtes fières et terribles, aux méplats accusés, à la barbe large et caractéristique, aux tons riches et chauds, hélas! elles sont perdues à tout jamais.

Il n'y a plus d'hommes, n'est-ce pas, mesdames? Et ces visages de femme, ovales et parfaits, au sourire intime et reposé, aux paupières pleines d'ombre et de recueillement, au front limpide et clair où l'es-pérance d'un monde meilleur transparait à travers le contentement d'avoir fait son devoir en celui-ci? Vous en trouverez beaucoup dans les vieux maîtres.

Soyez sûrs que ce sont des portraits : cela ne s'invente pas ! vous n'en trouverez plus sur la terre ; elles s'en sont allées là d'où elles étaient venues !

Le manque de pensées hautes, de convictions intimes donne à notre physionomie je ne sais quoi de flasque et de flottant dans le contour, de mat dans la couleur, qui fait peine à voir. Nos figures sont laides, parce que nos pensées le sont ; rien ne rend beau comme de penser toujours à de belles choses ! Un marchand ne pourrait pas poser un Père Éternel pour Michel-Ange, une fille de l'Opéra une Madone pour Masaccio. La physionomie de tout s'est graduellement effacée. Nous en sommes tombés à ce degré d'affadissement que nous n'avons pas même assez de puissance pour être des scélérats. Notre monde décrépit agonise : *De profundis* sur lui !

(Le Cabinet de lecture, 14 juin 1832.)

SCÈNES POPULAIRES

DE

HENRI MONNIER

SCÈNES POPULAIRES

DE HENRI MONNIER

I

Les *Scènes populaires* de M. Monnier nous appartiennent et rentrent nécessairement dans notre cadre par la forme dramatique que leur a donnée l'auteur. M. Monnier, observateur original, exprimant par des rapports extérieurs des observations souvent profondes, après avoir poursuivi certains types de ridicule dans ses dessins et dans ses livres, a fini par se faire acteur pour les traduire sur la scène. Aussi, les types qu'il a choisis et qu'il présente sont-ils devenus populaires. La sottise suffisante de Prudhomme, professeur d'écriture, expert assermenté près les cours et tribunaux, élève de Brant et Saint-Omer, la coquetterie surannée de l'amant de la Gausin ont été applaudies par tout le monde.

Le second volume des *Scènes populaires* contient trois petites comédies : le *Voyage en diligence*, la *Garde-malade* et *Un Intérieur de bureau*.

Dans le *Voyage en diligence* quatre drames simultanés se passent sur l'impériale, dans le coupé, dans l'intérieur et dans la rotonde ; comme l'espace que nous nous sommes réservé ne nous permet pas de reproduire tous les détails par lesquels l'auteur met ses personnages en scène, nous nous contenterons de donner les portraits gravés des principaux voyageurs. Nous connaissons déjà M. Prudhomme.

M. Prudhomme arrive trop tard, il court, *il n'a pas un fil de sec* ; les voyageurs, le conducteur le gourmandent ; M. Prudhomme marche sur le pied d'un de ses compagnons. Il lui demande *un million de pardons* ; s'il lui a écrasé les pieds, c'est par un cas fortuit, bien indépendant de sa volonté. Le voyageur continue à se plaindre. M. Prudhomme ajoute : *Ceci est une leçon pour moi, monsieur, une bien grande leçon.*

Voici la tête de M. Bourdin fils, jeune commis épiciier, qui était venu à Paris pour s'amuser.

Nous vous présentons maintenant une vieille dame, son chien et sa bonne ; M. Mignolet, propriétaire ; M. Adrien, commis voyageur, bon garçon, sans souci, sans façon, sans esprit, très connu sur la route, tutoyant les postillons et sachant le nom de leurs enfants et celui des chevaux ; il est fort lié avec un

certain mendiant crétin auquel il fait faire mille singeries.

Une foule de mots vrais, de scènes comiques charment, du moins pour le lecteur, l'ennui du voyage ; aucun des incidents fâcheux n'est oublié ; il y a de quoi faire ajourner indéfiniment au lecteur le plus agréable voyage. Plus d'un bourgeois, après cette lecture, attendra pour aller voir la mer que ses moyens lui permettent d'avoir une chaise de poste.

La *Garde-malade* est un tableau à la fois triste et grotesque des derniers moments d'un pauvre homme livré à l'indifférence d'un médecin et à la haine d'une garde-malade qui lui reproche de ne pas mourir assez vite.

L'*Intérieur de bureau* n'est pas moins vrai que les autres tableaux ; mais une analyse ne donnerait qu'une fausse idée de ces petites scènes dont les détails sont à la fois si fins, si charmants et si cruels, et nous conseillons au public de tout lire, car il nous faudrait tout citer.

Une observation générale que l'on peut faire sur les comiques de grande portée, c'est qu'il y a toujours quelque chose de triste au fond de leurs ouvrages. Il suffit d'une blessure au cœur ou à l'esprit pour qu'un écrivain, en reproduisant ses impressions, fasse répandre des larmes ; mais tout le dédain et le mépris pour l'humanité des auteurs comiques dont les écrits doivent rester ont été achetés par bien des

déceptions et bien des douleurs. Il y a quelque chose d'àcre sous certains rires qui fait plus de mal cent fois que les douleurs cadencées de l'élégie.

II

La première chose qui s'offre aux yeux en ouvrant le premier volume d'Henri Monnier, c'est la signature et le parafe de M. Joseph Prudhomme.

Ce parafe est un caractère tout entier et pourrait, dans l'écriture hiéroglyphique, devenir le signe représentatif d'imbécile et de maître d'écriture. Comme ces traits laborieusement enchevêtrés les uns dans les autres représentent la phraséologie embarrassée et diffuse du digne expert assermenté près les tribunaux ! Toute l'éloquence de M. Prudhomme est contenue dans cette volute, qui fait de si longs et si complaisants retours sur elle-même ; ces cinq points, pesamment appuyés entre deux barres, symbolisent très finement la solennité et l'importance que l'élève de Brant et Saint-Omer attache à ses moindres actes ; le zigzag, si capricieusement erratique, décrit par le bâton du caporal Trimm me paraît seul pouvoir lutter avec ce merveilleux parafe. Il n'y avait que Sterne qui pût dessiner l'un, et il n'y avait que Henri Monnier qui pût jeter l'autre à main levée sur

papier à ministre, et avec un bout d'aile du côté droit. Nous avons vu la signature, voici l'homme : c'est déjà une vieille connaissance. Derrière ce majestueux col d'habit, si soigneusement brossé, s'élève un mur de toile empesée, un triomphal et gigantesque col de chemise d'une construction cyclopéenne, plus démesuré à lui seul qu'un col d'épicier, de garde national et de marchand de bougies *sebaclares* ensemble ; un col titanique !... Et puis, en cherchant bien, on découvre un nez chargé de lunettes à doubles branches et une manière de figure qui est l'accessoire de ce col ; quelques cheveux, capricants et bicornus, se hérissent fantasquement au sommet de l'édifice, dont ils sont comme les broussailles et les plantes parasites ; tout cela réuni compose M. Joseph Prudhomme.

Cette chaufferette, ce tas de jupons, tous ces fichus superposés les uns sur les autres, ce bonnet dont la garniture pend comme une feuille de chou flétrie, ou comme l'oreille d'un éléphant ; cette griffe qui tient un livre gras, déchiré, décousu, rompu à tous ses plis ; ces besicles de corne, posées à cheval, vous représentent au naturel la brave M^{me} Desjardins, portière, lisant à haute voix, comme ayant l'haleine la plus forte de la société, un très célèbre et très récréatif roman, intitulé : *Calina ou l'Enfant du ministère* ; elle a l'air convenable et digne ; elle est décorée du cordon de son ordre. En ce moment, elle

épelle un mot difficile, un mot d'auteur, comme elle les appelle, et c'est ce qui lui donne un air un peu soucieux.

Ne crains rien, fidèle carlin, on ne te séparera pas de ta maîtresse : tu es un type aussi, honnête chien, ni plus ni moins que M. Prudhomme ; que ton museau est noir et que tes babines sont foncées et peaussues ! quelle mine insolente et plate tu as en même temps ! tu as presque l'air d'un homme ; ton cou est chargé d'un triple pli, ta poitrine est si large et ton ventre si hippopotamique, que tes petites jambes grêles et courtes s'affaissent et s'écartent sous ton poids ; tu ressembles à un tonneau posé sur quatre allumettes ; tu sues la graisse par tous les pores, et il faudra bientôt faire des crevés à ta peau, comme à un pourpoint espagnol, si l'on ne veut pas que tu y pètes. Maintenant que l'on t'a vu et que tu as fait le beau devant le monde, tu peux t'aller coucher.

Voici le jeune M. Adolphe Desjardins, héritier présomptif de la couronne ; il est plus connu sous le nom de Dodoffe. Il n'est pas besoin de vous dire que ce charmant enfant est le plus grand vaurien du monde : sa casquette est posée de travers, son gilet lui remonte jusque sous le menton, sa culotte est la parfaite antithèse de son gilet ; elle est à moitié boutonnée et semble près de choir ; une chemise fort sale profite de l'interstice pour mettre le nez à la fenêtre. Le parement de sa veste, gras et luisant comme s'il était

verni, fait conjecturer que son mouchoir doit être très propre.

Ne vous étonnez pas de voir M^{lle} Reine dans la loge : *monsieur* dîne en ville. M^{lle} Reine est gouvernante d'un homme *seul*. C'est une personne qui a trente ans peut-être, mais qui, à coup sûr, n'en a pas plus de trente-cinq ; elle est grassouillette, propre, discrète, parlant peu, souriant souvent, bien chaussée, bien corsée, bien frisée, mais tout cela d'une manière modeste et convenable, ainsi que doit être la gouvernante d'un homme qui reçoit M. le curé.

Cette redingote à la propriétaire, d'où sort une voix de basse-taille, est celle de M. Joseph Prudhomme, qui ne peut parvenir à traverser la cour avec son rat allumé, mais qui s'en console en songeant que tout finit par s'éteindre dans la nature et que le rat est l'image de la vie. Idée philosophique, neuve et profonde.

Maintenant, si nous sortons de la loge et que nous allions dans la rue, nous y rencontrerons d'abord M. Lolo, gamin de Paris de son état et employé aux trognons.

Un an plus tard, le jeune Lolo a dû immanquablement être un héros de Juillet et faire partie de la *Sainte canaille*, célébrée par M. Barbier. Le premier pavé arraché doit l'avoir été par lui ; c'est lui qui a coupé la ficelle de la première lanterne brisée ; le

premier gendarme tué, c'est lui qui l'a tué, car il a une vieille dent contre le gendarme, quoiqu'il l'appelle mon officier et se dise son protégé; il a un bonnet de police très renversé en arrière, des anneaux aux oreilles, des souliers éculés, un tablier profondément dentelé; il se balance sur ses reins avec un léger mouvement de cancan; il a les coudes en dehors et figure avec ses mains une des passes de la savate où il est maître juré; sa face est ramassée, pétulante et cynique, et la protubérance bataillieuse est très développée chez lui; il est légèrement artiste et charge les murs d'une foule de croquis anacréontiques. Fouillez dans sa poche, vous y trouverez un morceau de crayon rouge avec quoi il écrit derrière tous les corps de garde : *Credeville voleur*. Vous devinez sans doute ce qu'il dit, à l'expression de sa figure; il appelle son camarade : Ohé Titi! et l'invite à aller voir guillotiner.

Rentrons à la maison, et montons chez M. Joly.

Il a l'air pensif et soucieux, ce bon M. Joly; il tient d'une main sa tabatière et de l'autre une prise de tabac qu'il a fortement comprimée entre le pouce et l'index. Il est cinq heures, et la tourte commandée chez le pâtissier du coin n'est pas encore arrivée. Les manches de sa chemise sont retroussées jusqu'au coude, car il a fallu déménager la chambre à coucher de M^{me} Joly pour en faire un salon; c'est lui qui a démonté le lit et emporté la commode; aussi

est-il fort las et envoie-t-il tout bas sa femme et ses convives à tous les diables.

Vous voyez là une petite fille, Fanny, et une grande dame, M^{me} de Saint-Hippolyte, rien moins que cela. Cependant, si aristocrates que nous soyons, cette fois, nous commencerons par la petite. Nous ne sommes pas du goût de M. Charles, et nous préférons de beaucoup celle-ci à l'autre, bien qu'elle écrive des lettres carrées sur du papier à écolier, fermées de trois pains à cacheter et remplies de fautes d'orthographe. Elle est fort charmante avec son petit bibi, son châle tartan, son tablier de taffetas noir, son bas de coton bien tiré et ses petites mains sans gants croisées sur sa modestie. Elle doit être ou mercière, ou brodeuse, ou lingère, ou quelque chose comme cela. Elle grasseye en parlant, dit *facé* pour fâché et *ze* pour je, petites façons d'enfant qui lui vont fort bien, parce que ce n'est en effet qu'une enfant. Il y a longtemps que M^{me} Saint-Hippolyte ne l'est plus; elle a l'air ignoble et effronté; sa toilette est d'une richesse lourde et mal entendue. L'on voit à son cou la grosse chaîne d'or qui a fait une si profonde impression sur le cœur de Charles. Elle est en toilette de bal, prête à recevoir son monde. C'est une singulière maison que la sienne. On y trouve à toute heure une population de je ne sais qui, venant je ne sais d'où, qui y font je ne sais quoi, et que reçoit également bien le débonnaire M. Duflot, maître de céans.

Cet homme qui laisse choir si désespérément sa tête sur sa poitrine, et dont la lèvre inférieure fait une si piteuse saillie, c'est M. Laserre, employé, supprimé pour opinion, la victime du corridor. Il est en butte à l'inimitié de la célèbre M^{me} Potain, qui a été élevée chez les MM. de Montigny. Il vient de recevoir l'injonction de ne plus mettre son fourneau devant sa porte et d'ôter son petit jardin de dessus sa fenêtre; où mettra-t-il son jardin et son fourneau? Sur son lit, sur sa chaise? où se mettra-t-il lui-même? Voilà ce que c'est que d'avoir voulu continuer à prendre votre lait chez la même laitière. Au reste, lecteur et lectrice sensibles, ne vous affectez pas trop du chagrin de ce pauvre homme; une reconnaissance finale arrangera tout, et il ne sera pas forcé d'arracher ses capucines et ses giroflées.

Le volume se termine par un proverbe intitulé: *les Bourgeois campagnards où Il ne faut pas sauter plus haut que les jambes*. Il n'y a malheureusement pas de vignettes. Il est vrai qu'il peut s'en passer, car tout y est si finement observé et rendu, qu'il vous semble voir et entendre les personnes mêmes. Je ne crois pas que l'on ait jamais rien fait de plus *nature*, dans la stricte acception du mot, que les *Scènes* de Henri Monnier. Au premier aspect, cela ne vous paraît pas plus drôle ni plus amusant que ce que l'on entend tous les jours, et l'on se demande pourquoi un homme de tant d'esprit écrit de pareil-

les choses. En poursuivant sa lecture, on se trouve saisi par cet accent d'inimitable vérité, au point que l'on n'ose plus parler, de peur de voir sa conversation s'imprimer toute seule à la suite du volume. J'avoue qu'il m'est impossible de comprendre la façon dont Henri Monnier procède et le point de vue où il se met. Ce qu'il fait n'est ni lyrique ni dramatique, ni comique même. C'est la chose, rien de plus, rien de moins. Un écho ne serait pas plus juste. Je ne pense pas que M. Monnier ait jamais été épicier et maître d'écriture, portière ou fille entretenue, que je sache, du moins. Alors, je pense qu'il a le diable au corps. C'est la solution la plus satisfaisante que je puisse trouver à ce problème.

(*Le Monde dramatique*, 23 et 30 mai 1835.)